

ENTRE RECONNAISSANCE ET POSSIBILITÉ DE FAIRE MAL :
L'EXPÉRIENCE DE L'ALTÉRITÉ DANS LE CAS D'UNE ANCIENNE
PRISONNIÈRE POLITIQUE DE LA DICTATURE CHILIENNE

Diego Bravo, Ximena Faúndez, Evelyn Palma, Jean-Luc Brackelaire

De Boeck Supérieur | « Cahiers de psychologie clinique »

2018/1 n° 50 | pages 151 à 183

ISSN 1370-074X

ISBN 9782807392267

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2018-1-page-151.htm>

Pour citer cet article :

Diego Bravo *et al.*, « Entre reconnaissance et possibilité de faire mal : l'expérience de l'altérité dans le cas d'une ancienne prisonnière politique de la dictature chilienne », *Cahiers de psychologie clinique* 2018/1 (n° 50), p. 151-183.
DOI 10.3917/cpc.050.0151

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ENTRE RECONNAISSANCE ET POSSIBILITÉ DE FAIRE MAL : L'EXPÉRIENCE DE L'ALTÉRITÉ DANS LE CAS D'UNE ANCIENNE PRISONNIÈRE POLITIQUE DE LA DICTATURE CHILIENNE¹

Between acknowledgement
and the possibility of doing
harm: the experience
of alterity in the case of
a former political prisoner
of the Chilean dictatorship

Diego BRAVO*, Ximena FAÚNDEZ*,
Evelyn PALMA***
& Jean-Luc BRACKELAIRE****

* Master en
psychothérapie
psychanalytique
intersubjective,
Laboratorio
Interdisciplinario de
Subjetividad y Cambio
Social.

** Docteur en
psychologie,
Universidad de
Valparaíso.

*** Docteur en
sciences sociales,
psychologue,
Universidad de
Valparaíso.

**** Docteur en
psychologie, Université
catholique de Louvain,
Université de Namur,
Centre de Guidance de
Louvain-la-Neuve.

1 Cette recherche a été
soutenue financièrement
par la Commission
nationale pour la
recherche scientifique
et technologique
du Chili à travers le
Projet FONDECYT
n° 11140137 et le
Centre d'études
interdisciplinaires sur
la culture politique, la
mémoire et les droits de
l'homme de l'Université
de Valparaíso. Toute
correspondance
relative à cet article
doit être adressée
à Ximena Faúndez
Abarca, Escuela de
Psicología, Universidad
de Valparaíso. E-mail:
ximena.faundez@uv.cl

RÉSUMÉ Selon une méthodologie qualitative de type biographique, l'article analyse sur le mode du cas unique le récit de vie d'une femme de 73 ans qui fut prisonnière politique et torturée lors de la dictature civile et militaire chilienne. On cherche à cerner le sens que prend l'autre comme altérité dans son expérience subjective. En premier lieu, c'est la figure de l'autre qui apparaît dans le récit de prison, de torture et de violence politique. Dans ce cas, l'altérité se vit dans le passage entre des lieux de confort et d'appui, comme dans la camaraderie politique, et d'autres caractérisés par la violence et la crudité incarnés dans le rôle du tortionnaire et des forces armées. Une situation particulière se produit lorsque l'agresseur est paradoxalement perçu comme un être bon. En deuxième lieu, l'altérité se présente a posteriori, en aval de la situation de violence politique, dans la transmission de cette expérience. Elle prend forme dans le rôle du témoin, comme une expérience réparatrice associée à la reconnaissance qu'elle implique mais à la fois redoutée en raison du risque de « faire mal » au récepteur du récit. En troisième lieu, le cadre de la recherche se présente comme une instance particulière qui fait apparaître la rencontre entre le participant et un autre, chercheur, qui, à l'image de ce qui se produit dans le cas précédent, outre son rôle de chercheur, fait office de témoin.

MOTS-CLÉS altérité, reconnaissance, dictature civile et militaire, prison politique, torture, récit de vie, Chili, transmission, méthode qualitative, témoin.

ABSTRACT According to a qualitative methodology of a biographical type, in 'the unique case' mode, this article analyses the life story of a 73-year-old woman who was a political prisoner and tortured during the Chilean civil and military dictatorship. We seek to determine the sense that the other takes on as alterity in her subjective experience. In the first place, it is the figure of the other who appears in the account of prison, torture and political violence. In this case, alterity is lived in the passage between places of comfort and support, as in political camaraderie, and others characterized by the violence and brutality the role of the torturer and the armed forces incarnated. A particular situation occurs when the aggressor is paradoxically perceived as a good being.

In the second place, the alterity presents itself a posteriori, downstream from the situation of political violence, in the transmission of that experience. It assumes a form in the role of witness, as a reparative experience associated with the acknowledgement it implies but at the same time dreaded because of the risk of “harming” he who the account is aimed at. Thirdly, the research context is presented as a particular instance showing the encounter between the participant and another, a researcher, who, as occurred in the previous case, in addition to his role of researcher, serves as witness.

KEYWORDS alterity, acknowledgement, civil and military dictatorship, political prison, torture, life story, Chile, transmission, qualitative method, witness.

Introduction

Le coup d'État survenu au Chili le 11 septembre 1973 a produit une rupture dans le cours de l'histoire du pays et il n'a pas encore été possible de constituer une « nouvelle narration historique » capable d'aider à comprendre et à élaborer le passé récent (Garcés et Leiva, 2005/2012). Dans ce contexte, les multiples formes de violence politique comme la torture, la prison politique, l'exil, les exécutions, entre autres, sont autant d'expériences traumatiques distinctes qui ont concerné différents sujets (Lira, 1990 ; Lira et Castillo, 1991). Il en ressort que les Chiliens restent ancrés dans le moment de la rupture et, par conséquent, dans la division politique et sociale, chaque groupe reproduisant de son côté les mêmes arguments du passé.

En même temps, 40 ans après le coup d'État au Chili, on peut avancer que si les faits historiques font l'objet d'une meilleure reconnaissance de la part des autorités et des citoyens en général, il n'en va pas de même pour la reconnaissance sociale de l'expérience particulière des victimes. Il s'agit d'admettre que leurs expériences de souffrance n'appartiennent pas uniquement au domaine privé et aux biographies personnelles, mais concernent le monde social et public. D'après Lira (2013a, 2013b), il s'agit là d'un pas nécessaire à franchir pour

passer de la condition de victimes ou de *personnes affectées* à celle de citoyens et citoyennes (Jelin, 2007), reconstituant ainsi la possibilité d'assumer la position de sujets politiques.

La Commission consultative présidentielle pour la qualification de détenu-disparu, de victime d'exécution politique, de prisonnier politique et victime de torture [CPACDD] (2011) dénombre 38 254 victimes d'emprisonnement politique et de torture, dont 3621 femmes. Dans son rapport, la Commission précise que la plupart de ces personnes pensent que cette expérience a eu des conséquences négatives sur leur santé physique et mentale et a détérioré irréversiblement leur vie sociale, affective et sexuelle (CNPPT, 2004).

Le vécu de la prison peut dès lors être vu comme une rupture dans l'expérience de vie de la victime, une fracture qui brise son expérience personnelle (Lira, 1990 ; Pipper, 2005), autrement dit comme une « marque permanente » vécue sous la forme d'un trauma (Becker, Castillo, Gómez, Kovalskys & Lira, 1990).

Ce qui a trait au trauma doit ici être compris à la lumière de la proposition théorique du trauma psychosocial de Martín-Baró (1989), qui entraîne la nécessité d'identifier les causes sociales du trauma et les conséquences de celui-ci sur les rapports sociaux ainsi que leur permanence dans le temps, axes centraux du traumatique. Il s'agit donc de mettre l'accent sur l'origine sociale du trauma et sur son maintien au travers de diverses médiations institutionnelles, groupales et individuelles qui se construisent et interagissent dialectiquement.

Par ailleurs, la perspective intersubjective permet de comprendre le phénomène du trauma à travers le concept de reconnaissance, ce qui a pour avantage d'éviter la stigmatisation et l'éventuelle traumatisation de l'individu. Pour Jessica Benjamín (1997), l'être humain a en lui à la fois le besoin de reconnaissance et la capacité de reconnaître l'autre, ce qui fait surgir non seulement sa subjectivité et celle des autres mais aussi l'expérience de l'intersubjectivité. L'auteure affirme ainsi :

« ... l'autre doit être reconnu comme un autre sujet pour que le soi-même vive pleinement sa subjectivité en présence de cet autre. Cela veut dire que nous avons besoin de reconnaissance et la capacité de reconnaître les autres

en contrepartie, ce qui rend possible la reconnaissance mutuelle » (Benjamín, 1997, p. 62).

De ce point de vue, l'intersubjectivité est comprise « comme un rapport de reconnaissance mutuelle – un rapport dans lequel chaque personne reconnaît l'autre comme un “sujet semblable”, un autre esprit pouvant être “con-senti” (« felt with ») (Benjamín, 2004, p. 1), configurant ainsi “un processus interactif qui crée une structure dialogique : un tiers partagé” » (p. 12). De même, Honneth (1997) qui aborde la contrepartie du processus intersubjectif considère que le mépris et l'humiliation sont la négation d'une reconnaissance par les autres – par la société –, le sujet se voyant alors privé de son intégrité, de ses droits, de son autonomie personnelle et de son autonomie morale, d'où le sentiment de ne pas être un sujet égal aux autres, de ne pas être valable.

Selon ces formulations théoriques, l'absence de reconnaissance est donc un processus qui conduit au trauma (Benjamin, 2012). Celui-ci peut résulter d'expériences où il n'existe pas une réponse adéquate du milieu face à ce que ressent le sujet et où manque une reconnaissance du sujet en tant que tel et de son expérience douloureuse (Díaz, 2005).

La présence du témoignage actif d'un autre s'avère dès lors indispensable pour le soulagement psychique (Gerson, 2009). Pour Agamben (2000), on peut distinguer le rôle du témoin en tant que tiers en dehors de la situation (*testis*) de celui du témoin qui fournit un témoignage de ce qu'il a vécu à la première personne (*superstes*). Pour ce dernier, il y aura toujours une incongruité à raconter dans un temps et lieu donné quelque chose d'intelligible pour le sujet qu'il est et à ressentir, en même temps, le besoin de devoir le raconter.

De sorte que, quels que soient les contextes macrosociaux de violence, notamment les génocides, la Shoah ou les dictatures militaires, la place de l'autre a été notablement absente, créant non seulement un manque de reconnaissance de certains sujets, mais constituant aussi une autre forme de violence contre eux. Certains auteurs liés à la pensée relationnelle, comme Gerson (2009) insistent sur le fait qu'en effet, le tiers *est mort*, c'est-à-dire que dans la mesure où il y a absence d'une présence culturellement localisée du témoignage de la souffrance et du malaise du sujet, la seule chose qui peut être

ressentie comme réelle c'est son absence. De même, l'auteur mentionne que « ce n'est que récemment que nous avons commencé à admettre que l'on peut soi-même être constitué de résidus de traumatismes subis par d'autres » (Gerson, 2009, p. 14 [traduction personnelle]). Dès lors, on comprend qu'il n'est pas nécessaire de souffrir de manière directe le dommage ou le préjudice pour constituer, à partir de la non-reconnaissance, une expérience subjective.

Quoi qu'il en soit, les idées exposées autour du manque de reconnaissance et du trauma ne sont pas toutes aussi catastrophistes, étant donné que la présence d'un témoin de l'absence laissée par la mort du tiers peut s'avérer la seule forme d'échange humain réparateur face à l'expérience traumatique (Gerson, 2009). Comme le mentionne Wikinski (2016), le témoin non seulement témoigne mais requiert aussi du regard de l'autre pour que son propre regard devienne crédible.

En définitive, bien que plusieurs études portent sur l'expérience de la transmission du récit et de la mémoire des victimes directes aux autres générations (Cornejo et al., 2013; Faúndez & Cornejo, 2010; Faúndez, Cornejo & Brackelaire, 2014; Reyes, Cornejo, Cruz, Carrillo & Caviedes, 2014), il semble nécessaire d'aborder ledit phénomène dans la perspective de l'intersubjectivité.

Il importe dès lors de s'interroger sur le rôle que joue l'autre (par rapport à la reconnaissance mutuelle) dans l'expérience des victimes de la dictature civile et militaire chilienne, afin de déterminer s'il existe un témoin garant d'un échange humain réparateur au sein de l'espace intersubjectif créé entre des sujets qui méritent tous une validation et une reconnaissance égales, d'où l'intérêt de la problématique de l'altérité.

L'altérité peut être comprise comme la représentation qu'un sujet se fait de l'autre, nécessaire et réelle pour comprendre aussi l'exercice de subjectivation personnelle, de sorte que cet autre est vécu dans un rapport moi-autre nécessaire pour comprendre notre identité et notre personne (Laing, 1974 ; Levinas, 1987 ; González-Silva, 2009). Ainsi, Levinas (1987) situe l'autre, en tant qu'altérité, à une place de choix dans l'expérience de la reconnaissance, non pas en tant qu'idéal empathique mais plutôt du fait de sa capacité de comprendre la ressemblance entre le moi et l'autre et, en même temps,

cette différence intrinsèque qu'implique l'autre lorsqu'il devient un mystère pour le sujet.

Malgré le besoin réel de l'autre et du rapport qui est établi avec lui, la possibilité de le vivre au niveau du fantasme est à prendre en compte. Jordan (2010) s'interroge tout autant sur la possibilité de « vivre l'autre dans sa chair » (p. 6), qui se situerait dans le monde des affects – son hostilité, sa peur, son amour – que sur la possibilité de représenter et d'énoncer cet autre.

Mauricio Tossi (2016) s'appuie sur ces notions pour étudier l'expérience des discours d'altérité présents dans l'expérience esthétique de la dramaturgie de l'après-dictature en Argentine. Il s'intéresse notamment à cet autre qui est présent dans des contextes chargés de violence et de torture.

Compte tenu des éléments que nous venons d'exposer, le présent article s'interroge sur la représentation et la signification de l'altérité dans le récit de vie d'une ancienne prisonnière politique et victime de torture pendant la dictature civile et militaire chilienne. En règle générale, de tels cas sont considérés comme des expériences chargées d'une affectivité qui a produit une rupture dans l'histoire de vie du sujet.

Méthodologie

Conception

Cette étude a été conduite sur la base d'une méthodologie qualitative, afin de comprendre la place qu'occupe l'altérité dans le récit de vie d'une ancienne prisonnière politique chilienne, en termes dynamiques et contextuels, aussi bien historiques que politiques, culturels et sociaux. Dans ce but, l'étude se concentre sur la subjectivité des protagonistes, en appliquant une logique inductive caractérisée par la prise en compte de la subjectivité du chercheur (Flick, 2004 ; Cornejo, Besoain & Medonza, 2011 ; Besoain, 2013 ; Sandoval, 2013). Il en résulte un travail qui cherche à explorer et à comprendre, afin d'aborder le phénomène dans toute sa densité et sa complexité (Hernández, Fernández & Baptista, 2010 ; Krause, Cornejo, & Radovic, 1998).

L'étude a été menée suivant une approche biographique (Arfuch, 2002 ; Cornejo, 2011 ; Cornejo, Mendoza & Rojas,

2008) qui permet de comprendre la narration vitale comme un espace qui favorise l'émergence de la subjectivité du participant et rend possible de sonder les expériences relationnelles, sociales et culturelles établies par le sujet. L'approche clinique (Legrand, 1999; Sharim, 2001) qui s'y ajoute permet quant à elle de comprendre le processus de recherche comme un espace en co-construction entre participant et chercheur, caractéristique à prendre en compte étant donné son caractère contextuel. Par conséquent, le recours au contretransfert du chercheur joue un rôle clé dans le développement de l'étude.

Participante

La présente étude est basée sur un cas unique afin d'analyser en profondeur la singularité d'une participante, dans la mesure où il s'agit d'un cas intéressant en soi, étant donné ses caractéristiques uniques et celles qui sont communes avec d'autres sujets (Stake, 1994 ; 1999).

Le cas a été construit autour de Glenda, une femme de 73 ans qui habite dans la Vème région du Chili. Glenda a été prisonnière politique et aussi exilée pendant la dictature civile et militaire chilienne. Lorsqu'elle a été arrêtée, Glenda était étudiante à l'université et militante du Mouvement d'action populaire unitaire (MAPU).

Le cas de Glenda a été choisi comme cas intrinsèque (Strake, 1999), c'est-à-dire que sa pertinence découle de ses particularités, aussi bien pour le caractère emblématique du récit de violence politique que pour la valeur du contenu inter-subjectif dans la narration.

Procédure suivie

Le projet FONDECYT 11140137, qui a permis la production et l'analyse des données, a tout d'abord été examiné et approuvé par le Comité institutionnel de bioéthique de recherche sur des êtres humains de l'Université de Valparaiso. Ensuite, grâce au travail d'un informateur clé, la participante de l'étude a été contactée. Il s'agit d'une femme qui a survécu à sa condition de victime directe de la prison politique et de tortures pendant la dictature civile et militaire chilienne. Elle a d'abord été contactée par téléphone pour organiser la première rencontre.

La participante a été informée de la procédure qui allait être suivie, des objectifs et des aspects éthiques de l'étude. Elle a accepté en toute liberté de participer à ce projet de recherche, pour lequel elle a signé un document de consentement éclairé. Au cours de cette démarche de consentement éclairé, il lui a été expliqué que son anonymat et la confidentialité de ses propos seraient garantis, ce qui était indispensable au vu du caractère emblématique de ce cas. C'est pour cette raison qu'une partie des informations recueillies seront omises dans le présent article afin de minimiser les possibilités de reconnaître la participante.

Technique de production de données

Un récit de vie, c'est-à-dire une narration orale qu'un sujet effectue sur sa propre vie (Cornejo, 2011 ; Cornejo, Mendoza & Rojas, 2008 ; Faúndez, 2013 ; Sharim, 2001) a été réalisé afin d'accéder à l'espace biographique (Arfuch, 2002) de la participante, caractérisé par la narration orale que fait le sujet (narrateur) à l'intention d'un autre sujet qui l'interviewe (narrataire).

Le récit s'est déroulé dans le cadre de deux rencontres avec la narratrice, espacées de huit jours au cours desquels le premier récit a été retranscrit et remis à la narratrice. La consigne donnée au début de la première rencontre était : « Racontez-moi l'histoire de votre vie en tant qu'ancienne prisonnière politique de la dictature civile et militaire chilienne ». Il a également été précisé à la participante qu'en tant que narratrice, elle pouvait prendre le temps qu'il lui fallait pour construire son récit, fournir les informations de son choix et que la chercheuse ne poserait pas de questions dans un premier temps.

Les deux rencontres ont été enregistrées puis intégralement transcrites par une étudiante de psychologie ayant participé à l'équipe de recherche en tant que transcripteur et coanalyste. Outre cette étudiante, l'équipe est constituée de trois psychologues, de trois étudiants en psychologie et d'une licenciée en histoire.

Analyse des données

En ce qui concerne l'analyse des données, un premier exercice phénoménologique-herméneutique (Finaly, 2004) a été réalisé pour tenter de restituer l'expérience subjective de la

narratrice en tant que produit, actrice et productrice de sa propre histoire (De Gaulejac, 1987). En même temps, cela permet de rendre compte de l'exercice interprétatif inhérent à l'analyse des données, car la chercheuse narrataire participe également à la production des données et joue un rôle dans leur interprétation postérieure.

Compte tenu de ce qui précède, pour l'analyse des données, c'est la proposition de Cornejo (2008) et Cornejo et al. (2010) qui a été suivie : dans un premier temps, la reconstruction de l'histoire de vie, qui requiert une interprétation de la part du chercheur ; dans un deuxième temps, une analyse thématique inspirée du processus de codage ouvert (Glasser et Strauss, 1967 ; Strauss et Corbin, 2002) qui reprend le caractère phénoménologique-herméneutique de cet exercice (Finaly, 2004).

Le récit de vie étant vu comme un exercice dialogique et contextualisé, il a été décidé d'intégrer les conditions de production du récit dans les étapes de production, d'analyse et d'interprétation de ce récit par le biais de dispositifs d'écoute et d'interanalyse (Cornejo et al., 2001 ; Cornejo, 2008 et Legrand, 1999). Ces dispositifs visent à restituer la subjectivité de l'interaction narrateur-narrataire² et les conditions physiques dans lesquelles le récit est effectué.

Résultats

Cette section entend exposer la création de résultats suite à la reconstruction de l'histoire de Glenda et à l'identification d'éléments thématiques autour du phénomène de l'altérité. Pour la première analyse, il a été choisi d'appeler la participante Glenda, ce pseudonyme permettant d'incarner en un nom propre la construction de l'histoire d'un sujet. La deuxième analyse étant d'ordre thématique, la participante a été appelée narratrice, ce qui répond à des catégories constituées pour la compréhension d'un phénomène qui pourrait être transversal à d'autres sujets aux histoires semblables.

Histoire de Glenda

Glenda est une femme chilienne, âgée de 73 ans. Son récit de vie commence par la narration d'un fait marquant : son

2 Le terme « *narrataria* » est utilisé en espagnol comme une traduction directe du français « narrataire », défini par De Villers (1996) comme « l'auditeur ».

arrestation le 13 septembre 1973, soit quelques jours après le coup d'État. À l'époque, Glenda était étudiante. Après cette brève introduction qui fournit quelques éléments sur le sujet et le contexte spatio-temporel de l'histoire, la narratrice commence son récit, synthétisé en cinq scènes à partir de la reconstruction thématique.

L'analyse menée par scènes s'inspire de la compréhension interdisciplinaire de représentation verbale et visuelle survenue après le tournant iconique (Alberdi, 2016 ; Mitchell, 2009). On place ainsi l'herméneutique du récit dans un espace intermédiaire entre les éléments discursifs et visuels, où le concept de mise en scène permet de projeter une certaine disposition temporelle et spatiale des différents éléments d'interprétation scénique d'une œuvre pour un autre spectateur (Cornago, 2000 ; Pavis, 1987). Cette proposition de mise en scène ou d'articulation du récit en différentes scènes s'inspire de différentes notions qui mettent en avant l'emploi d'images dans le contexte du discours, comme la notion d'*image textuelle* (Rancière, 2009) ou de *temps et trame* (Ricoeur, 2004).

Scène de l'arrestation

Glenda était chez elle en compagnie d'un camarade militant à qui elle remettait des « *factures d'électricité* » (tracts politiques contre la dictature), lorsqu'en plein jour, vers midi, des militaires font une descente dans sa maison et les arrêtent tous les deux. La narration de la scène comprend des détails visuels sur le contexte spatial et matériel de la détention. L'un de ces détails concerne les vêtements que portait Glenda ce jour-là, un pantalon « pattes d'éléphant » qui lui permet momentanément de cacher les tracts politiques pouvant l'associer à un mouvement d'opposition à la dictature civile et militaire.

Une fois au commissariat, Glenda est interrogée et se voit proposer des biscuits, pour la simple raison, croit-elle, qu'elle est la nièce d'un colonel des Carabineros (police chilienne), un fait qu'elle qualifie d'étrange. C'est à ce moment qu'elle décide d'avalier un document qui l'associe à un mouvement politique de gauche et de se défaire, en les jetant dans les toilettes, des preuves que constituaient les *factures d'électricité*. Ce récit s'accompagne en tous ses instants de la description des camarades, hommes et femmes, qui étaient détenus en

même temps qu'elle, comme si la narratrice témoignait par-là de la présence de cet autre qui vivait la même situation.

Scène de prison, violence et torture

Immédiatement après la narration de la scène de l'arrestation, Glenda décrit dans les détails diverses scènes qui se sont déroulées dans les centres de détention et de torture où elle a été incarcérée. Il s'agit de scènes chargées de violence et de torture, aussi bien à son égard qu'envers les autres camarades.

Ici aussi, la narratrice décrit des détails liés au contexte, de sorte que l'on peut caractériser la narration sous la forme d'une scène inscrite dans un cadre spatial et matériel, où l'habillement est à nouveau mentionné. Il semble aussi nécessaire de pouvoir rapporter des éléments liés aux processus de détention, de prison, de violence et de torture vécus par d'autres sujets, à nouveau comme une forme de témoignage où il est néanmoins sous-entendu que cette scène n'a pas de protagoniste, mais est au contraire partagée avec d'autres acteurs sociaux.

Outre le récit de scènes liées à des événements de violence explicite perpétrés par les tortionnaires comme les dispositifs de torture, Glenda fait une description détaillée de certains aspects liés à une autre forme de violence en lien avec le contexte. Elle dénonce la violation des droits des détenus et des détenues, le non-respect de leurs besoins de base, qui sont niés, comme en attestait de façon récurrente le manque d'hygiène, l'alimentation insuffisante et la surpopulation carcérale.

Il est surprenant de constater, dans le récit de Glenda, l'irruption d'éléments qui semblent briser le contexte de violence et de violation des droits, comme le rire et la joie.

« On retirait notre culotte pour la laver, puis on la remettait pour laver notre pantalon (rires) – mais je ris pour un rien. Donc là, on était super contentes. On avait nos vêtements et il y avait un espace dehors où on nous faisait prendre l'air, et où on pouvait étendre notre linge. »

(Glenda A, 48)³

Ces propos montrent que les situations évoquées rappellent ces petits riens dont les détenus et détenues avaient été privé(e)

3 Nous incluons des fragments qui correspondent aux citations textuelles extraites du récit de vie, identifiées par le pseudonyme de la participante, le numéro de la rencontre (A ou B) et le numéro de paragraphe. Tous les noms de personnes, de lieux ou autres informations qui pourraient permettre de reconnaître les participants ont été remplacés par des noms fictifs ou des substantifs génériques.

s, comme des aliments absents de leur ordinaire ou la possibilité de satisfaire certaines nécessités premières habituellement oubliées, des blagues entre camarades, entre autres.

Mise en scène de la pause

Alors que Glenda est en plein récit des faits de prison et de torture, à un moment donné, elle s'arrête brusquement. Elle propose à la narrataire d'interrompre la narration et de reprendre un autre jour. Bien qu'à ce moment-là, Glenda explique cette pause par une sensation de fatigue, lors de la deuxième rencontre, elle signale avoir eu des cauchemars après la lecture du récit précédent et exprime le souhait d'aller plus lentement dans la transmission de son histoire.

Bien qu'il s'agisse de la seule pause explicite de l'ensemble du récit, on observe lors des deux rencontres des éléments distracteurs pouvant être vus comme des tentatives pour dévier l'attention, ne serait-ce que l'espace de quelques secondes, par rapport à l'expérience de prison qui est racontée : commentaires sur le contexte d'interlocution, rencontre avec d'autres personnes, besoin d'aller aux toilettes, ou même saignements de nez. On peut interpréter ces éléments distracteurs comme un besoin de freiner un récit chargé de violence et de douleur, dans le but d'éviter tout contact avec ces expériences. Après ces interruptions, Glenda poursuit la narration de son histoire d'ancienne prisonnière politique.

Scène de l'absence d'histoire personnelle en dehors de la prison

Comme nous l'avons déjà évoqué, Glenda raconte de manière explicite des détails de son expérience de la prison politique et de la torture, mais cette expérience est dépourvue d'éléments d'ordre personnel permettant de comprendre l'espace subjectif et relationnel de la participante. Glenda évoque certains éléments relatifs à sa mère et mentionne ses enfants, mais ce n'est que lorsqu'elle parle de sa sortie de prison et de l'exil qui s'en est suivi qu'elle fournit quelques informations sur l'une de ses filles.

Ce n'est qu'à partir du moment où la narrataire la questionne explicitement sur la transmission de son histoire de prison politique à sa famille que Glenda commence à étayer certains aspects de son expérience familiale. Elle lui confie à quel point la dynamique relationnelle avec ses enfants a été

difficile, du fait des absences et des voyages liés à son exil. Ce que ses enfants savent de son histoire de la prison politique est dû moins à son propre récit qu'à des rapports officiels et des documents audiovisuels où elle figurait comme témoin. Avec ses enfants, Glenda se contente de rectifier certains faits qui risqueraient de biaiser leur regard sur ce qui est arrivé.

Pour ce qui est de l'impact émotionnel de son expérience de la prison politique, Glenda signale qu'elle a souffert pendant longtemps de crises de panique et de cauchemars. Après s'être remémoré cette expérience lors du premier entretien, elle a à nouveau été en proie à des pensées négatives, qui se sont traduites par des rêves désagréables.

Scène de l'expérience de l'entretien et clôture empathique

Glenda explique qu'elle a choisi de participer à l'entretien car elle se trouve dans un processus de révision de sa vie et de rétrospection. Cette instance aurait contribué à clore l'expérience subjective de Glenda, car elle a décidé de ne plus jamais en parler après.

Lorsque Glenda raconte à quel point il a été douloureux pour elle de transmettre cette histoire et qu'elle évoque la possibilité de faire du mal à autrui, à deux reprises, la narratrice et la narrataire s'émeuvent et expriment leur intention d'arrêter le récit. À ces deux occasions, la narratrice et la narrataire sentent l'obligation de remercier cette instance de recherche et de reconnaître la capacité d'empathie de la chercheuse qui écoute le récit dans une attitude empreinte de respect, et admettent qu'elles sont toutes deux dans des positions subjectives différentes. D'un côté, Glenda est la narratrice d'une histoire douloureuse et souvent passée sous silence. De l'autre côté, la narrataire est le témoin de cette histoire à travers une écoute empathique et la reconnaissance de l'expérience de Glenda.

Altérité dans le cas de Glenda

L'examen du récit de vie de Glenda révèle le sens que revêt l'autre en tant qu'altérité. Cet autre est décrit depuis des lieux différents, s'inscrit dans des contextes distincts et positionne la protagoniste du récit à partir de places diverses. Nous présentons ci-après l'analyse de ces significations ancrées dans trois niveaux différents.

En premier lieu, et de manière plus concrète, la figure de l'autre apparaît au sein même du récit d'emprisonnement, de violence et de torture de la narratrice comme ex-prisonnière politique. L'altérité voyage depuis des espaces de confort et de soutien, représentés par la camaraderie politique, vers d'autres espaces marqués par la violence et la cruauté, incarnées dans le rôle du tortionnaire et des forces armées.

En second lieu, l'altérité prend la forme d'un espace situé en aval de la situation de violence politique, où le témoin revêt une importance centrale comme véhicule de la transmission. Notons que certaines subtilités différencient l'expérience de témoignage en fonction du degré de proximité de cet autre récepteur et en fonction de la capacité de reconnaissance mise en œuvre face à la propre expérience.

Enfin, en troisième lieu, la situation de recherche se présente comme une instance particulière où se produit la rencontre entre le participant et l'altérité, principalement avec un autre-chercheur qui, comme nous l'avons évoqué précédemment, joue un rôle de témoin en plus de celui de représenter la recherche.

L'autre à l'intérieur du récit

Au cours de la narration que fait la narratrice de l'histoire de sa vie, comme victime directe et survivante, ce qui est transmis c'est une figure et une signification depuis une position qui la situe en tant que personnage qui, « comme dans un chœur », est accompagné par d'autres personnes vivant des expériences semblables (soulignons qu'elle n'est pas la seule à vivre des expériences douloureuses). Ceci trouve un complément dans le fait qu'elle se positionne comme protagoniste dans sa propre expérience, puisqu'elle interagit avec des personnages secondaires avec qui elle est en relation.

Dans un premier temps, on trouve l'expérience de se sentir accompagnée par différents sujets qualifiés de camarades, hommes et femmes qui, comme elle, subissent la prison, la violence et la torture mais qui à la fois la soutiennent et l'accompagnent dans cette souffrance. Cette expérience, signifiée sous forme de chœur, ne constitue pas uniquement une expérience individuelle mais s'inscrit plutôt dans une expérience douloureuse partagée avec beaucoup d'autres.

« À l'époque, je la trouvais énorme [l'Esmeralda, navire de la marine chilienne utilisée comme centre clandestin de détention et de torture], comme j'étais dans la dernière cabine, et qu'à côté, il y avait des hommes, l'espace était divisé par des couvertures qui s'affaissaient, alors je voyais qui était là. Il y avait Pepe Pérez, deux camarades dont j'ai oublié le prénom, mais que je connaissais, il y en avait un qui était dirigeant, je ne sais plus non plus comment il s'appelait, et il y avait Juan qui était le maire [...]. Parfois on nous donnait à manger, parfois non, on ne savait pas si c'était le jour ou la nuit, parce que cet endroit était sous le pont et ils avaient tout fermé, il faisait noir. »

(Glenda A, 31 et 32)

Il est intéressant de s'interroger sur la place qu'occupe l'autre qui constitue un refuge, car il est considéré comme un sujet clé dans le récit, par exemple un camarade avec qui l'on partage des idéaux politiques et des valeurs, et dont il semble indispensable de connaître le prénom. On retrouve également de manière réitérée – et cela peut sembler paradoxal – le besoin que ressent le sujet de nommer, par leur nom et prénom, les individus qui l'accompagnent pendant la période de prison, comme dans un acte de témoignage qui acquiert une importance en soi.

En outre, cette expérience de soutien peut être vécue comme une union caractérisée par la solidarité entre camarades, hommes et femmes, du fait de vivre la même situation, quel que soit le degré de proximité ou l'importance que revêt cet autre sur un plan plus personnel.

« Il y avait des camarades qui étaient des amies, d'autres moins, il y avait de tout, mais il y avait un lien très fort entre nous, même si on n'était pas forcément amies avec beaucoup de personnes, parce qu'on n'a pas toujours un feeling avec tout le monde, mais il y avait quand même de l'entraide, de la solidarité. »

(Glenda A, 180)

En parallèle, les autres qui apparaissent dans le récit sont placés aux antipodes. Il s'agit de ceux qui perpètrent la violence, qui agressent et qui violent ses droits, c'est-à-dire les

tortionnaires, agents de l'État, membres de diverses entités des forces armées nationales. Ils ne correspondent pas forcément à des sujets qui exercent activement et directement la violence à l'égard des prisonniers politiques ou de Glenda, mais aussi à ceux qui sont témoins et complices de ces expériences. Tout comme dans le cas des camarades, on observe un besoin de nommer celui qui occupe la place de l'agresseur, ici encore comme un acte de témoignage mais, cette fois, du mal causé, à l'instar de celui qui témoigne dans un procès pour trouver des coupables. Cet exercice est même utilisé comme une menace dans la situation de prison politique.

« Et il se trouve que [...] un jour, Juan commence à vomir du sang et me dit : negra, quand je vais aux toilettes, je ne perds que du sang. Je lui demande : et quand tu défèques ? – les deux, dit-il. J'ai eu vraiment peur, en plus il était pâle et si mal en point. J'ai commencé à donner des coups de pied dans la porte, jusqu'à ce qu'un gars arrive. Je lui dis qu'il faut l'emmener tout de suite à l'hôpital, qu'il a une hémorragie interne. – Et toi, t'es qui ? – me demande un gardien de prison. – Bon, soit vous l'emmenez, soit il meurt, je dirai que vous l'avez laissé mourir, et moi je connais votre nom, et le vôtre. Donc ils l'ont conduit à l'Hôpital naval, il y a passé trois jours, il est rentré tout beau tout propre, et on lui a mis un bandage dur car il avait des côtes cassées, c'est pour ça qu'il dit que je lui ai sauvé la vie. »

(Glenda A, 199)

Une situation particulière se produit lorsque ces deux espaces dichotomiques où l'autre est placé se rencontrent. Il s'agit des cas où l'autre agresseur, celui qui exerce une violence contre l'expérience personnelle, est présenté comme un sujet capable d'aider ou de faire du bien. Cette situation se caractérise par un paradoxe en ce qui concerne les polarités qu'adopte l'autre. Elle est jugée étrange, inhabituelle et plutôt disruptive, car elle semble ne pas avoir de place suffisamment concrète ou claire pour être détaillée par la narratrice ou intégrée à son récit. Ceci se reflète dans la citation suivante, où Glenda explique la sensation d'étrangeté qu'elle ressent lorsqu'un capitaine se montre aimable à son égard :

« Et il se trouve qu'on me conduit au commissariat, mon camarade est emmené dans une cellule et moi, on me conduit dans une petite pièce, une sorte de salle d'attente, et on me laisse là. Le capitaine qui dirigeait le commissariat me demande qui je suis, moi je réponds que j'étais nièce par alliance d'un colonel de la police, l'oncle de mon ex-mari, et je lui dis son nom – “ Ah oui, je l'ai eu comme professeur ” – et je crois qu'il lui a téléphoné, parce qu'on m'a même apporté des biscuits, c'était assez étrange. »

(Glenda A, 8)

Plus disruptives encore s'avèrent être les expériences d'un rapport avec l'agresseur lorsqu'elles comportent des sentiments ou des attitudes impliquant un rapprochement plus intime, comme des rapports sexuels. La narratrice raconte une situation où elle a des rapports sexuels avec un marin pendant sa détention. Elle qualifie d'abord ces rapports de « non consentuels », y voit ensuite un fait lié au « syndrome de Stockholm », puis finit par associer ces relations à la possibilité de ressentir un peu de liberté dans un rapport avec autrui dans le contexte de pression dans lequel elle est plongée.

« Cela étant, sur le Lebu [navire de la Marine chilienne qui sert de centre de détention clandestin], le même marin qui m'avait choisie pour aller chercher la nourriture, me choisit pour que je l'aide à nettoyer les cabines – elles étaient en bas –, c'était des hommes donc tout traînait, j'ai ouvert les hublots et tout, et soudain quelque chose de très étrange se passe entre nous, on couche ensemble. Il m'apportait du café, me donnait un [...] La première fois je pense que je n'étais pas vraiment d'accord, mais après, c'était comme une manière de, je ne sais pas, ça devait être une forme de – c'est ce que j'ai pensé plus tard – complexe de Stockholm, c'était comme si je me réfugiais en lui, je me sentais libre, comme si ça annulait tout ce qui se passait. »

(Glenda A, 177 à 179)

Ainsi, les diverses scènes rapportées dans « l'histoire de Glenda » révèlent les différentes places qu'occupent les acteurs dans le récit, aussi bien la narratrice qui adopte des rôles de protagonistes, mais aussi choraux, que d'autres personnages qui prennent différentes places, qui peuvent

même être paradoxales lorsqu'elles deviennent moralement contradictoires.

L'autre dans la transmission du récit

Dans le cas de la transmission de l'histoire personnelle, la figure de l'autre apparaît sous forme de récepteur du récit, incarné en un sujet capable de témoigner de l'expérience racontée à la première personne mais qui, comme dans le cas précédent, peut occuper différentes places, cette fois en fonction du degré de proximité qu'il entretient avec la protagoniste ou de l'importance qu'il revêt pour elle.

Les éventuels spectateurs du matériel audiovisuel recueillant le témoignage de Glenda fonctionnent aussi comme des témoins de ce qui s'est passé, même s'il ne s'agit pas forcément d'un autre significatif. Glenda raconte qu'il y a longtemps, elle a accepté de participer à l'enregistrement d'un document audiovisuel où elle raconte son témoignage. Ainsi, elle a laissé une trace de l'expérience qu'elle a vécue, qui peut dès lors être connue par différentes personnes.

On observe toutefois une différence lorsque cette transmission est faite à l'intention d'un autre significatif. Au moment de parler à ses enfants et à ses petits-enfants, l'expérience transmise se caractérise par sa partialité ou par l'accent mis sur des aspects de la militance ou sur des valeurs, plutôt que sur l'agression et la violation de droits de l'homme.

« Avec ma fille, j'ai un peu plus parlé avec elle, et avec les petites filles. Et plutôt pour, comment dire ?... leur transmettre mes idées politiques, je les leur ai expliquées, parce que, que parce que nous avions des idéaux, nous avions été en prison, on ne nous a pas bien traités, mais je ne leur ai pas raconté grand-chose de ce qui s'est passé. »

(Glenda B, paragraphe 169)

Cet exercice consistant à occulter certains aspects et détails de l'expérience de la prison politique a trait à l'interprétation que fait la narratrice du risque de faire du mal à l'autre. Glenda pense qu'en racontant l'expérience, elle transmettrait également quelque chose de douloureux susceptible de blesser ses proches et d'avoir des conséquences négatives sur eux et elle ne veut pas que cela se produise.

« il est difficile de parler... ça fait toujours mal de blesser [en racontant], de plus, j'ai toujours pensé que ça peut aussi être un motif de rébellion pour les jeunes, plus tard, alors il vaut mieux simplement leur faire connaître l'histoire petit à petit. »

(Glenda B, 336)

L'histoire de Glenda révèle aussi une expérience caractérisée par la douleur ressentie au moment de raconter son histoire à un autre, comme c'est le cas dans l'expérience de notre recherche. La narratrice dit avoir été très émue par la lecture de sa propre narration après la première rencontre, exercice difficile qui a même déclenché le retour de certains symptômes qui avaient disparu longtemps avant notre rencontre.

« À une période, quand je commençais à m'endormir, que je plongeais dans le sommeil paradoxal, je m'éveillais effrayée, très angoissée, ne pouvais plus m'endormir, et après j'avais des cauchemars en continu sur des toilettes, des toilettes sales, pleines de caca, des choses comme ça, et... sur des hommes très violents. Maintenant, avec les médicaments, je vais plutôt bien, mais la nuit dernière j'ai fait un rêve et me suis réveillée très angoissée, et ce matin j'étais de mauvais poil. »

(Glenda B, 297)

Cette douleur semble s'accroître lorsque la narratrice souligne la présence d'un autre qui n'est pas disponible pour reconnaître son histoire ou pour la reconnaître elle-même dans sa subjectivité et avec son expérience particulière pouvant être différente.

« Il y a quelque chose de pénible, c'est le comportement des camarades de cette époque-là, qui gardent la même attitude à mon égard. Par exemple, quand on a déposé une plainte [...] en l'an 2000, nous les anciens prisonniers politiques, il y avait certaines de ces camarades dans le groupe, et on a dû raconter l'histoire. C'est la première fois que j'ai dit avoir eu une gonorrhée, que j'étais sortie de la prison et que c'est là qu'ils s'étaient rendus compte, et elles... un jour, lors d'une réunion, l'une d'elles me dit : " Tu es une menteuse, tu n'es jamais sortie de prison " .

“ Comment ça, je ne suis jamais sortie de prison ? Vous n’avez aucune idée de ce qu’on vivait, vous viviez sur une autre planète ”. Alors pour déposer la plainte, j’ai dû présenter un document [...] Elle se faisait sa propre idée, celle-là, et le groupe pensait comme elle. C’était l’avis du groupe [...] Du rejet, que je mens, que je... que je n’ai jamais rien eu. »

(Glenda B, 317 à 322)

Survient alors la négation de l’histoire elle-même, incarnée par l’autre comme une expérience de douleur, de mal, de rejet et d’humiliation y compris de la part de camarades. Par moments, il est plus difficile pour la narratrice de démentir, car cela lui demande tant d’efforts qu’elle préfère s’épargner. L’autre n’étant pas prêt à reconnaître l’histoire de la narratrice, il annule ainsi la position subjective de cette dernière.

L’autre dans l’expérience de recherche

Pour illustrer le dernier point de la section précédente, disons que l’instance de recherche permet une expérience de narration qui suscite aussi certains mouvements et un dynamisme dans le psychisme de la narratrice. Comme nous l’avons déjà signalé, il peut s’agir d’une instance bouleversante ou qui implique un exercice douloureux sur le plan de la narration elle-même, mais pouvant aussi susciter un mouvement dans le cas contraire.

Inscrit dans la recherche, le dispositif du récit de vie possède ce caractère d’être une instance sociale, encadrée dans un contexte formel où le chercheur comme le participant sont tenus de jouer certains rôles, mais où il se produit tout de même une rencontre entre les sujets. Cette rencontre offre la possibilité au chercheur d’être observateur et auditeur d’une expérience de narration *in situ* du vécu même de la participante. On pourrait affirmer qu’il s’agit d’une expérience de « méta-narration », dans la mesure où la narratrice raconte sa propre expérience qui comprend à son tour d’autres expériences de narration. C’est l’aspect que nous allons maintenant aborder.

Un premier élément a trait à la présence d’autres pouvant avoir des conséquences subjectives pour celle qui se positionne comme la narratrice du récit : Glenda. Le contexte

matériel de la production de données dans lequel s'est fait le récit de vie est un lieu public (un café) fréquenté par un grand nombre de personnes. Entrent et sortent de cet espace des sujets qui représenteraient les personnages ayant interagi avec Glenda pendant son expérience de prisonnière politique.

La narratrice identifie et salue même ceux qui représentent ces figures secondaires qui l'accompagnent à l'intérieur de la prison. Des camarades – hommes et femmes –, des représentants publics qui ont joué un rôle d'accompagnement (comme des politiciens ou des hommes d'Église), entre autres, et qui sont vus de manière positive.

Par ailleurs, pendant l'instance de conversation, il arrive que la narratrice soit en présence d'autres qui acquièrent en revanche une signification négative et qui peuvent être associés aux bourreaux et aux agresseurs, principalement des marins. Par exemple, lorsque des marins apparaissent à proximité du lieu où se déroule l'entretien, la narratrice s'exclame : « *Marins de merde !* » (*Glenda A, 96 et 97*), ce que nous ressentons comme une exclamation pleine d'intensité et de rage. On peut ainsi observer l'incarnation produite par cet exercice intersubjectif, à l'intérieur duquel la narratrice est en relation avec d'autres qui sont au service de son expérience de la prison politique.

Deuxièmement, on peut comprendre la présence de la chercheuse comme un autre qui devient aussi un interlocuteur de la narratrice pour la transmission de son expérience de la prison politique. Comme nous l'avons évoqué précédemment, après la narration de la première rencontre et suite à la lecture de la transcription de cet entretien, la narratrice revit certains symptômes associés à l'expérience traumatique. Cela permet de comprendre comment l'espace de rencontre, inscrit dans un cadre de recherche, devient une possibilité de dynamiser certains aspects propres à sa subjectivité.

De ce point de vue, on peut s'interroger sur la place que prend le préjudice inhérent à la transmission d'expériences traumatiques dont parle la narratrice. Bien que Glenda se pose ces questions à l'idée de raconter son histoire de la prison politique et de la torture à ses proches, on peut généraliser le fait que lorsqu'elle est narrée, l'expérience douloureuse comporte le risque de faire du mal à celui qui l'écoute. C'est ainsi qu'à un moment donné du premier entretien, lorsque la narratrice

commence à raconter la scène de son arrestation, elle s'arrête immédiatement pour proposer un biscuit à la narrataire :

Glenda : « ... et ils nous font monter dans ce bus, qui commence à avancer vers le bout du quai – on était sûres qu'on allait nous jeter à l'eau, avec le bus et tout –, on ne parlait pas parce que si on parlait, on nous frappait. Et... tout le long du quai, il y avait plein de gens, en tablier blanc, allongés par terre. On ne savait pas s'ils étaient morts ou vivants, parce qu'ils avaient aussi les mains derrière la nuque. Au bout du quai, on nous a fait monter dans un bateau, c'était le Lebu, et on nous pousse là-haut, vers les cabines, et... on nous a laissées là, on nous a mises dans les cabines et, ce jour-là, comme on n'était pas nombreux, on n'était pas beaucoup dans les cabines. [...] Encore un biscuit ? (La narratrice à l'intention de la narrataire).

Narrataire : *D'accord. (Sur un ton surpris).* »

(Glenda A, 38 à 40)

On peut voir dans cet acte un geste aimable (« adoucir un moment qui peut être amer ») ou bien alors y voir le même exercice que Glenda qualifie d'étrange dans le contexte de la prison politique, à savoir lorsque l'auteur de préjugés (dans ce cas, un marin) propose de l'aide ou fait montre d'amabilité à son égard (en lui proposant des biscuits). Nous sommes ici en présence de la mise en scène d'un paradoxe, en ce sens que le narrateur peut faire du mal en faisant son récit tout en paraissant préoccupé ou en voulant aider à surmonter ce qui est douloureux.

S'il peut mobiliser certaines expériences ancrées dans la subjectivité, comme la douleur ou l'inquiétude face au risque de faire du mal à autrui, le contexte de la recherche donne aussi la possibilité d'élaborer auprès d'un autre sa propre expérience. La narratrice signale que cette rencontre lui permet de transmettre son expérience personnelle et, à partir de là, d'élaborer son récit ou de clore définitivement cette histoire.

« ... parler avec toi, c'est, comment dire, fermer un cycle, le fermer et jeter la clé, parce que je ne parlerai plus de ça, c'est le point final. Et je n'étais jamais allée autant au

fond des choses, parce qu'avec mes enfants, je leur parlais d'anecdotes, de choses qui se passaient, à peu près comme ce que je t'ai raconté aujourd'hui, mais comme l'autre jour, non. L'autre jour, c'était plus en profondeur [...]. Je crois que c'est parce que je ressentais le besoin de le transmettre, de le transmettre comme ça, mais... dans le fond, c'est pour que ça soit le point final de tout ça, de l'histoire. »

(Glenda B, 308 et 310)

L'espace de la recherche donne aussi l'occasion de parler d'une expérience de narration qui est observée concrètement par les deux interlocuteurs. Dans le cas de Glenda, à un moment donné, la narrataire l'interroge sur l'expérience de narration actuelle. Cette question permet d'appréhender cette autre altérité qui occupe la place d'un témoin actuel et empathique. Cela produit un contact émotionnel entre narratrice et narrataire :

« Narrataire : Racontez-moi, comment ça a été, ces deux rencontres, comment c'est de parler d'une histoire, comme vous dites, très forte...? Parce que c'est bien une histoire forte, pour moi aussi, l'écouter c'est bouleversant... »

Glenda : Je ne sais pas, je crois que, à la fin... l'autre fois ça n'a pas été tellement difficile, parce qu'il y avait beaucoup d'empathie entre nous, mais après, quand j'ai commencé à lire, je me suis rendu compte que ça avait été... je ne peux pas continuer (sa voix se brise, elle est émue).

Narrataire : Bon, on va s'arrêter là. Je vous remercie infiniment. »

(Glenda B, 311 à 313)

De ce point de vue, l'exercice de la recherche basé sur l'empathie ou sur le lien de l'engagement, dans l'objectif de faire la lumière sur des expériences douloureuses, traumatiques ou passées sous silence pendant de longues périodes de l'existence, peut être compris non pas uniquement comme un rôle scientifique visant à combler des lacunes de connaissances, mais aussi comme un espace autorisant le témoignage et la reconnaissance de ces expériences.

La fin de la rencontre entre narratrice et narrataire témoigne de cet espace : à propos de la narration autour de la

non-reconnaissance et du déni par d'autres de l'histoire de la narratrice, la chercheuse s'émeut et se livre à un exercice de témoignage : elle comprend à quel point ce moment-là a dû être difficile et souligne l'importance de connaître ces récits.

Glenda : *« C'est l'idée du groupe des anciennes détenues, qui se retrouvent, les « Lebusiennes », elles s'appellent, ou groupe du « Bon pasteur ».*

Narrataire : *L'idée...*

Glenda : *de rejet, que je mens, que je... que je n'ai rien vécu...*

Narrataire : *Bon (émue), il vaut mieux qu'on s'arrête là, je voudrais vous remercier, je suis émue...*

Glenda : *Oui, j'ai vu...*

Narrataire : *Vraiment, je comprends l'effort que vous faites de vous confier, de parler de ça avec une personne que vous connaissez peu, mais je voudrais vous dire que pour moi, c'est aussi une possibilité de comprendre l'expérience de la violence et de la prison politique au Chili, de mesurer aussi la valeur des témoignages (la narrataire fond en larmes. Profondément émue, elle remercie Glenda).*

Glenda : *Merci à vous, ma chérie. (Sa voix est calme, très sereine. On entend des sanglots dans le fond)*

Narrataire : *Vous savez, c'est vraiment émouvant pour moi, pas seulement à cause de votre souffrance, votre courage m'émeut aussi, d'être là, aujourd'hui. Vous êtes capable d'en parler, de partager cette expérience, je crois que c'est important (elle est toujours émue).*

Glenda : *Oui, j'espère que oui. Oui, je pense qu'il va rester quelque chose de tout cela, la mémoire historique de ce qui s'est passé... »*

(Glenda B, 320 à 328)

Pour finir, on peut conclure que le chercheur ou la chercheuse apparaît comme un personnage qui incarne l'altérité, capable de créer des espaces intersubjectifs, depuis la subjectivité des deux sujets, et pouvant constituer un soutien pour le participant et une instance de reconnaissance des expériences douloureuses dans cet espace d'interlocution de recherche.

Discussion

La présente étude a tenté de comprendre les sens que revêt l'altérité dans l'expérience d'une ancienne prisonnière politique de la dictature civile et militaire chilienne, pour saisir la trace que laisse la présence d'un autre, après avoir vécu cette expérience. L'accent a été mis sur la transmission de cette histoire et sur son contexte. Cet exercice d'analyse et les résultats obtenus révèlent différentes expériences d'altérité dans l'histoire de la prison politique et dans sa transmission.

Dans un premier temps, c'est la figure de l'autre au sein même du récit qui apparaît et révèle plusieurs facettes de l'altérité qui sont vécues et prennent du sens dans le monde des affects, comme l'explique Jordan (2010). Cette figure de l'autre se vit à partir de pôles qui peuvent être contradictoires, transitant entre le soutien et l'appui (incarnés principalement par des camarades) et le mal et la violence (en la personne du tortionnaire). Il est intéressant de constater que la polarité n'est pas uniquement mise en relief par le fait d'identifier des sujets distincts : un paradoxe surgit aussi lorsqu'il s'agit de placer un même sujet sur ces deux pôles.

De Gaulejac (2015) signale que le rapport qui s'établit entre les tortionnaires et les victimes de torture est traversé en permanence par des contradictions. Dans le cas de Glenda, cette polarité est vécue sous la forme de l'étrangeté et de la désintégration, étant donné que, pour elle, il est complexe de comprendre pourquoi quelqu'un qui était signifié comme la figure de l'agresseur devient un sujet bon et désiré. On pourrait avancer l'hypothèse que l'expérience traumatique déclenche un retour vers le primitif, en termes d'impossibilité d'intégration de l'autre, en le vivant et en se vivant soi-même depuis la dissociation. Il serait pertinent d'approfondir l'analyse de l'expérience de l'altérité présente chez des sujets ayant vécu des expériences traumatiques, afin d'étudier l'expérience paradoxale de cette polarité.

Le deuxième résultat révèle quelque chose de semblable, lorsque la figure de l'autre prend sa place dans l'expérience de transmission du récit et que l'altérité apparaît dans la possibilité d'accueillir le récit, contrairement à ce qui se produit dans l'expérience de la négation. La réception du récit correspond à l'idée de la reconnaissance définie par Levinas (1978) et

à la notion de reconnaissance mutuelle exprimée par Jessica Benjamín (1997 ; 2004). Et ce, parce que c'est une rencontre qui se produit entre deux sujets qui se savent à la fois différents et semblables, ce qui ouvre un espace ou un tiers capable d'assurer l'exercice intersubjectif de soutien.

Pour ce qui est de l'autre dans l'expérience du déni, il est vu comme un sujet différent, incapable de reconnaître l'expérience subjective de celui ou celle qui a vécu une expérience traumatique et douloureuse, dans ce cas, Glenda. De ce point de vue, on pourrait penser que l'autre n'est pas signifié de manière dissociée comme dans le premier cas ; au contraire, cet autre qui nie renvoie à une expérience qui a bien une place, mais cette fois en rapport avec la douleur : l'expérience traumatique. Compte tenu de ce qui précède, cette expérience de négation de l'expérience traumatique par un autre serait vécue comme une défaillance dans la reconnaissance, ou, selon les termes de Honneth (1997), comme une humiliation par laquelle le sujet se sent peu valable et guère digne de droits.

Ainsi, pour Gerson (2009), l'État – ou d'autres expressions de pouvoir – occupe un rôle négateur significatif dans l'expérience de l'individu victime de torture, dans le sens où il le prive de la possibilité de témoigner de son expérience. Dans ce cas, le tiers serait mort. Or, il est intéressant de noter que le dernier résultat thématique de cet article propose que le cadre de recherche et/ou le chercheur ou la chercheuse est un autre qui peut, à travers l'exercice de la recherche, encadrer l'histoire subjective du sujet de manière à produire une expérience de reconnaissance tout comme de témoignage de la mort de ce tiers.

Ce dernier point permet de penser et d'élargir le rôle social de la recherche menée selon une approche biographique et dans une perspective clinique (Sharim, 2001), la subjectivité du chercheur au service de la rencontre avec le participant pouvant créer une expérience de reconnaissance au-delà des visées scientifiques d'élargissement des connaissances. En outre, il serait intéressant d'élargir à d'autres champs l'interrogation sur la nécessité de reconnaissance, comme le champ thérapeutique, pour mieux comprendre l'importance du rôle de témoin joué par d'autres sujets, comme un axe central dans la réparation du trauma.

Compte tenu de ce que nous avons évoqué, il serait intéressant de ressaisir l'expérience de signification de l'altérité chez un plus grand nombre d'individus de profils différents ayant souffert des situations traumatiques, ce qui permettrait d'élargir l'échantillon et de comparer certaines caractéristiques telles que le genre et l'ethnie au regard des études portant sur les différentes positions qu'adoptent les sujets face à leur propre histoire. De même, de futurs projets de recherche pourraient aborder la nécessité de « visibilisation » des tortionnaires, comme un processus qui promeut la reconnaissance, dès lors que l'une des pistes qu'ouvre notre étude indique l'importance que revêt le fait de nommer le tortionnaire, y compris en détaillant la violence et la douleur, dans la mesure où cette instance peut soulager – plutôt qu'humilier – la victime s'il existe un témoin disponible.

Un autre élément, évoqué brièvement, reste à approfondir : le besoin que ressent la participante de mettre l'accent sur le contexte temporel, spatial et matériel pendant la transmission du récit. Dans le cas de Glenda, la description des vêtements revient fréquemment dans la narration de son histoire. Ce phénomène a été abordé par Montalva (2013) dans ses travaux sur la tenue et les vêtements. Les travaux d'Imre Kertész (2005, cité dans Winkinski, 2016) sont intéressants à cet égard. L'auteur avance qu'il est nécessaire de fictionnaliser les récits afin de les transformer en des histoires supportables, en tant qu'histoires vraies, pour le « spectateur ». On pourrait dès lors admettre que la description matérielle pourrait poursuivre cet objectif tout comme celui de donner « corps » à l'expérience.

Dans le présent article, nous avons tenté de lire le récit de Glenda sous forme de mise en scène en vue d'une interprétation scénique et pas uniquement discursive, comme s'il s'agissait d'un genre intermédiaire employant la narration et l'image pour la rapprocher du regard de l'autre. De même, d'après Winkinsky (2016), le témoin est « celui qui regarde, qui voit, et qui a besoin d'être regardé pour que son regard soit crédible. Il a besoin de l'autre qui regarde. Le témoin est un regard qui a besoin d'un autre regard » (p. 107).

Narrer ses souvenirs comme victime de la dictature risquait de faire émerger des symptômes et/ou de blesser émotionnellement certains des participants, mais cela ne se produisit pas,

au moins explicitement. Pour prendre ce risque en compte, des précautions éthiques ont été mises en place. En premier lieu, le récit de vie a été réalisé par une narratrice qui était une psychologue formée et expérimentée dans l'écoute de victimes de la dictature. Elle avait un engagement et une sensibilité dans ce domaine, ce qui a permis une écoute large et le développement d'un « malaise empathique » (La Capra, 2005). En second lieu, la narratrice a consenti à participer à cette démarche de recherche de manière libre, informée et volontaire. Enfin, la possibilité était ouverte d'orienter la participante vers un accompagnement thérapeutique gratuit au sein du Programme de Réparation Intégrale de Santé (*Programa de Reparación Integral en Salud – PRAIS*). Ces mesures ont cherché à assurer le bien-être de la participante.

Il convient d'examiner la portée de cet exercice de recherche, dans la mesure où il s'agit d'un cas unique. Les résultats n'ont pas été généralisés à l'expérience totale des anciens prisonniers politiques de la dictature civile et militaire chilienne. Que ce soit pour le choix d'un cas unique comme stratégie d'échantillonnage (Stake, 1999) ou pour l'emploi d'une approche biographique (Cornejo, 2011 ; Cornejo et al., 2008 ; Sharim, 2001), cette étude peut être vue comme une tentative d'évaluer les traces culturelles et sociales que l'on retrouve dans l'expérience singulière, sans pour autant négliger l'importance de la subjectivité de l'individu interviewé. C'est pour cela qu'il est nécessaire et primordial de considérer l'histoire de Glenda et sa reconstruction comme un exercice à valeur intrinsèque.

Pour finir, on peut affirmer que les résultats de cette étude témoignent du besoin de reconnaissance mutuelle (Benjamin, 2012) ressenti par les victimes de la prison et de la torture de la dictature civile et militaire chilienne, où l'autre revêt une importance particulière eu égard aux différentes significations qu'il prend dans l'expérience vécue par le sujet, dans la transmission de son histoire, et plus particulièrement en raison du rôle de témoin qu'il peut potentiellement jouer, rôle qui semblerait être réparateur.

Un dispositif de recherche clinique et sociale peut donc aussi contribuer à ce processus de reconnaissance et de réparation. Si les questions qu'il traite (objet) et la façon dont il les traite (méthodologie) rejoignent et se révèlent à la hauteur de

celles qui se posent pour les sujets et la société concernés, un tel dispositif est appelé à participer à la restauration des principes humains attaqués par la dictature comme par toutes les formes de violences politiques provoquant des traumatismes psychosociaux. C'est ainsi que le formulent Brackelaire, Cornejo & Gishoma (2017).

Dans cette perspective, reconnaître et restaurer l'autre aux trois niveaux révélés plus haut, que ce soit dans la vie sociale, dans la pratique clinique ou dans la recherche, est une réplique humaine à l'inhumanité dont l'autre a été l'objet dans l'emprisonnement, la violence et la torture constitutifs de la dictature. C'est tenter de restaurer la dialectique humaine entre soi et l'autre, qui nous permet de transformer sans cesse les rapports de forces en des relations d'échange, médiatisées par l'instance tierce de l'altérité, que l'on a voulu écraser.

Dans ce contexte, face à un tel enjeu, la méthode du cas unique prend tout son relief. Une seule personne, un seul autrui, une seule narratrice, que l'on a cherché à annihiler pour sa qualité de militante, est quantité suffisante, significative, et même essentielle, pour connaître et reconnaître les effets de l'entreprise dictatoriale de destruction de l'autre et les mécanismes d'une possible reconstruction avec autrui. Et l'écoute testimoniale d'une ancienne, rescapée de la prison et de la torture durant la dictature chilienne, qui livre à notre reconnaissance les fragments d'une histoire éclatée à laquelle elle veut mettre ainsi un point final et renaître avec nous à la sienne, ne peut pas nous faire de mal.

References

- AGAMBEN, G. (1999/2000). *Lo que queda de Auschwitz*. Valencia: Pre-Textos.
- ALBERDI, B. (2016). Escribir la imagen: la literatura a través de la écfrasis. *Literatura y lingüística*, (33), 17-38.
- ARFUCH, L. (2002). El espacio biográfico. *Dilemas de la subjetividad contemporánea*. México: Fondo de Cultura Económica.
- BECKER, D., CASTILLO, M. I., GÓMEZ, E., KOVALSKYS, J. & LIRA, E. (1990). Psicopatología y proceso psicoterapéutico de situaciones política traumáticas. En Martín-Baró, I. (Ed.), *Psicología social de la guerra: trauma y terapia*. (pp. 46-52). San Salvador, UCA Editores.
- BENJAMIN, J. (1997). *Sujetos iguales, objetos de amor: ensayos sobre el reconocimiento y la diferencia sexual*. Paidós, Buenos Aires.

- BENJAMIN, J. (2004). "Más allá de la dualidad agente – paciente: una visión intersubjetiva del tercero. *Intersubjetivo*, 6(1), 7-38.
- BENJAMIN, J. (2012). El tercero. Reconocimiento. *Clínica e Investigación Relacional*, 6(1), 169-179.
- BESOAIN, C. (2013). *Vivienda social y subjetividades urbanas en Santiago: espacio privado, repliegue presentista y añoranza*. (Tesis de Doctorado no publicada), Facultades de Psicología, Universidad Católica de Chile, Chile.
- BRACKELAIRE, J.-L., CORNEJO, M. & GISHOMA, D. (2017). Violence politique, traumatisme et (re)création des métiers cliniques. Pour une clinique de la responsabilité sociale à partir des traumatismes psychosociaux. *Tétra-logiques* 22, 357-381.
- COMISIÓN NACIONAL SOBRE PRISIÓN POLÍTICA Y TORTURA. (2004). *Informe de la Comisión Nacional sobre Prisión Política y Tortura*. Gobierno de Chile. Extraído de: <http://www.indh.cl/informacion-comision-valech>
- COMISIÓN PRESIDENCIAL ASESORA PARA LA CALIFICACIÓN DE DETENIDOS DESAPARECIDOS, EJECUTADOS POLÍTICOS Y VÍCTIMAS DE PRISIÓN POLÍTICA Y TORTURA [CPACDD]. (2011). *Informe de la Comisión Presidencial Asesora para la Calificación de Detenidos Desaparecidos, Ejecutados Políticos y Víctimas de Prisión Política y Tortura*. Gobierno de Chile. Extraído de: <http://www.indh.cl/wp-content/uploads/2011/10/Informe2011.pdf>
- CORNAGO, O. (2000). *Discurso Teórico y Puesta en Escena en los Años Sesenta: La Encrucijada de los Realismos*. Madrid, España: Editorial CSIC.
- CORNEJO, M. (2008). Political exile and the construction of identity: A life stories approach. *Journal of Community y Applied Social Psychology*, 18(4), 333-348.
- CORNEJO, M. (2011). El Enfoque biográfico: trayectorias, desarrollos teóricos y perspectivas. *Psykhe*, 15(1), 95-106.
- CORNEJO, M., BESOAIN, C. & MENDOZA, F. (2011). Desafíos en la generación de conocimiento en la investigación social cualitativa contemporánea. *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, 12(1), Art. 9, <http://nbnresolving.de/urn:nbn:de:0114-fqs110196>.
- CORNEJO, M., MENDOZA, F., & ROJAS, R. (2008). La Investigación con Relatos de Vida: Pistas y Opciones del Diseño Metodológico. *Psykhe*, 17(1), 29-39.
- CORNEJO, M., REYES, M., CRUZ, M., VILLARROEL, N., VIVANCO, A., CÁCERES, E., & ROCHA, C. (2013). Historias de la Dictadura Militar Chilena desde Voces Generacionales. *Psykhe*, 22(2).
- DE GAULEJAC, V. (1987). *La névrose de classe*. Paris: Hommes & Groupes.
- DÍAZ, M. (2005). Aspectos clínicos del reconocimiento y reconstrucción de la subjetividad en pacientes severamente traumatizados. *Revista Virtu@ Ilas*, 4. Extraído de: http://www.ilas.cl/revi_4.html.
- FAÚNDEZ, X. (2013). *Transgeneracionalidad del trauma psicosocial en nietos de ex-presos políticos de la dictadura militar chilena 1973-1990* :

- transmision y apropiacion de la historia de prison politica y tortura*, Thèse de doctorat en psychologie, Santiago, Pontificia Universidad Católica de Chile.
- FAÚNDEZ, X. & CORNEJO, M. (2010). Aproximaciones al estudio de la Transmisión Transgeneracional del Trauma Psicosocial. *Revista de Psicología de la Universidad de Chile*, 2(19).
- FAÚNDEZ, X., CORNEJO, M. & BRACKELAIRE. (2014). « Transmisión y apropiación de la historia de prisión política : transgeneracionalidad del trauma psicosocial en nietos de ex presos políticos de la dictadura militar chilena », *Terapia Psicológica*, vol.32, n.3, 201-216. ISSN 0718-4808.
- FINLAY, L. (2014). Engaging Phenomenological Analysis, *Qualitative Research in Psychology*, 11(2), 121-141.
- FLICK, U. (2004). *Introducción a la Investigación cualitativa*. Madrid: Ediciones Morata.
- GARCÉS, M. & LEIVA, S. (2012). *El golpe en la Legua*. Chile: Ediciones LOM.
- GERSON, S. (2009). "When the third is dead: Memory, Mourning, and Witnessing in the Aftermath of the Holocaust". *International Journal of Psychoanalysis*, (90): 1341-1357.
- GLASSER, B. & STRAUSS, A. (1967). *El desarrollo de la teoría fundada*. Chicago, Illinois: Aldine.
- GONZÁLEZ-SILVA, F. (2009). Itinerario de alteridad: Una reconstrucción para nuevas aproximaciones. *Revista Venezolana de Sociología y Antropología*, 19(56), 616-641.
- HERNANDEZ, R., FERNANDEZ, C. & BAPTISTA, P. (2010). *Metodología de la Investigación 5ta Edición*. México: Mc Graw Hills.
- HONNETH, A. (1997). *La lucha por el reconocimiento: por una gramática moral de los conflictos sociales*. Editorial Crítica, Barcelona.
- JELIN, E. (2007). Víctimas, familiares y ciudadanos/as: las luchas por la legitimidad de la palabra. *Cadernos Pagu*, (29), 37-60.
- JORDÁN, J. F. (2010). El enigma de la alteridad en el psicoanálisis. *Revista Chilena de Psicoanálisis*, 27(1), 20-29.
- KRAUSE, M., CORNEJO, M. y RADOVICIC, J. (1998). *Diseño de estudios cualitativos*. MINSAL. Apunte Ministerio de Salud Chile.
- LAING, R. (1974). *El yo y los otros*. México: Fondo de Cultura Económica.
- LEGRAND, M. (1999). La contra-transferencia del investigador en los relatos de vida. *Proposiciones*, 29, 115-121.
- LEVINAS, E. (1987). *De otro modo que ser, o más allá de la esencia*. Salamanca: Ediciones Sígueme.
- LIRA, E. (1990). Psicología del miedo y conducta colectiva en Chile. En Martín-Baró, I. (Ed.), *Psicología social de la guerra: trauma y terapia*. (pp. 22-25). San Salvador, UCA Editores.
- LIRA, E. (2013). Algunas Reflexiones a Propósito de los 40 Años del Golpe Militar en Chile y las Condiciones de la Reconciliación Política. *Psykhé*, 22(2), 5-18.

- LIRA, E. & CASTILLO, M. I. (1991). *Psicología de la amenaza política y el miedo*. Santiago: ILAS.
- MARTÍN-BARÓ, I. (1990). La violencia política y la guerra como causas en el país del trauma psicosocial. *Revista de Psicología El Salvador*, 123-141.
- MITCHELL, W. J. T. (2009). *Teoría de la Imagen*. Madrid: Akal.
- MONTALVA, P. (2013). *Tejidos blandos. Indumentaria y violencia política en Chile, 1973-1990*. Fondo de Cultura Económica, Santiago de Chile.
- PAVIS, P. (1987). *Diccionario del Teatro*. Editor: Wilku.
- PIPER, I. (2005). *Obstinaciones de la memoria: La dictadura militar chilena en las tramas del recuerdo*. Tesis de Doctorado para la obtención del título de Doctor en Psicología Social, Departamento de Psicología Social, Universidad Autónoma de Barcelona.
- RANCIÈRE, J. (2009). *El destino de las imágenes*. Bueno Aires: Prometeo Libros.
- REYES, M. J., CORNEJO, M., CRUZ, M. A., CARRILLO, C., & CAVIEDES, P. (2014) Dialogía intergeneracional en la construcción de memorias acerca de la dictadura militar chilena. *Universitas Psychologica*, 14(1), 255-270.
- RICOEUR, J. (2004). *Tiempo y narración I*. México: Siglo XXI Editores.
- SANDOVAL, J. (2013). Una perspectiva situada de la Investigación Cualitativa en Ciencias Sociales. *Cinta de moebio*, (46), 37-46.
- SHARIM, D. (2001). Los relatos de vida como herramienta para la investigación y formación clínica. *Psykhe*, 10(2), 71-76.
- SHARIM, D. (2005). La identidad de género en tiempos de cambio: una aproximación desde los relatos de vida. *Psykhe*, 14(2), 19-32.
- STAKE, R. E. (1994). "Case Studies" en Denzin N. K. y Lincoln, Y. S. (eds.): *Handbook of Qualitative Research*. California: Sage Publications. Cap. 14.
- STAKE, R. R. (1999). *Investigación con estudio de casos*. Madrid: Ediciones Morata.
- STRAUSS, A. & CORBIN, J. (2002). *Bases de la investigación cualitativa. Técnicas y procedimientos para desarrollar la teoría fundamentada*. Colombia: Editorial Universidad de Antioquia.
- TOSSI, M. (2016). Discursos de alteridad en la dramaturgia regional de la posdictadura argentina. *Culturales*, 4(1), 137-165.
- WIKINSKI, M. (2016). *El trabajo del Testigo. Testimonio y experiencia traumática*. Argentina: Ediciones La Cebra.